

COCHISE

Et, soudain, les guerriers apparurent dans l'étroit défilé. Les femmes crièrent :

- Les voici ! C'est lui qui chevauche à leur tête !

Les enfants dansaient, battaient des mains. Tout à coup, ils échappèrent aux femmes et coururent au-devant des guerriers. Ceux-ci les soulevèrent et les assirent sur le garrot de leurs poneys.

C'était le dernier raid important de l'année. Bientôt le Visage Inconnu se pencherait sur les Indiens et tracerait autour des hautes montagnes un cercle de neige et de froid. Les Chiricahuas comptaient deux cents guerriers, tous montés. La moitié s'avancait sur une seule ligne. L'autre moitié formait des lignes parallèles de cinquante hommes environ chacune et, entre ces lignes, piétinaient les mules et les chevaux capturés. Les femmes et les enfants mexicains faits prisonniers au cours du raid marchaient entre les mules.

Les femmes et les vieillards se mirent à psalmodier :

- Cochise ! Cochise ! Cochise !

Cochise était un homme de haute taille, dont la stature, sur un cheval plus grand que tous les autres, paraissait presque exceptionnelle. Droit et souple, il conduisait sa monture avec ses genoux. Dans une main, il serrait une lance dont l'extrémité était ornée de plumes d'aigle. Dans l'autre, il tenait un fusil à deux coups embelli de ciselures d'argent.

Il eut été impossible de découvrir la moindre courbe sur son visage long et comme taillé dans le granit. Les pommettes étaient hautes et plates, ses joues creuses comme celles d'un ascète, sa mâchoire ferme. Sa large bouche trahissait une générosité innée que les lèvres, durement serrées, semblaient maîtriser. Ses yeux, grands et intelligents, très écartés l'un de l'autre, lançaient des éclairs. À ce seul signe, Cochise montrait qu'il entendait les cris de son peuple. Son nez aigu et arrogant était incurvé et fier comme le bec d'un aigle. Tandis qu'il s'avancait à la tête de ses farouches et infatigables Chiricahuas, les plus féroces et les plus redoutés de tous les guerriers apaches, ses prunelles demeuraient fixes, son visage tendu et sans expression, ses traits pétrifiés. Il ne fit pas un seul geste pour répondre aux chants et aux cris des vieillards et des femmes.

En cette année 1855, Cochise avait quarante ans et se trouvait au comble de sa force. [...]

Cochise seul demeurait à cheval. Le visage impassible, il regardait grandir le butin. Quand ce travail fut terminé et que le dernier animal eut été parqué dans le corral, il mit pied à terre et tendit ses rênes à Tesalbestinay, la plus âgée de ses épouses. Les femmes et les shamans cessèrent de chanter. Les musiciens abandonnèrent leurs tambours et leurs violons. Les guerriers vinrent se grouper autour de leur chef.

Cochise regarda son peuple, leva la main droite et dit d'une voix basse et neutre que chacun pourtant entendit :

- Il y a beaucoup de chevaux, beaucoup de mules, beaucoup de fusils. Du pinole et du maïs. Des couvertures, de bonnes couvertures ayant appartenu à des soldats mexicains. Des vêtements de toutes couleurs. Les enfants mexicains sont au nombre de sept. Il y a aussi des femmes mexicaines pour ceux qui les voudront. La Dame Peinte en Blanc a chevauché avec ses fils dans les forêts.

Aussi droit que sa lance, Cochise était plus grand que n'importe lequel de ses guerriers. Sa stature, prétendait-on, provenait d'un apport très ancien de sang comanche, car les Chiricahuas étaient une race nerveuse et sèche, dont la taille dépassait rarement la moyenne. Cet apport, en admettant qu'il fût réel, devait être en effet très ancien, car, si loin dans le temps que remontât la mémoire des Chiricahuas, leur tribu avait toujours été commandée par des ancêtres de Cochise. On disait que, depuis trois cents ans, des hommes de sa famille gouvernaient les Chiricahuas, et la qualité de cette direction était attestée par le fait que, chaque chef désignant pour lui succéder son fils aîné, celui-ci était promptement chassé et remplacé par un autre si son peuple ne le jugeait ni assez sage ni assez brave pour le garder à sa tête. Chez les Indiens Apaches, il n'était pas de prérogatives qui ne fussent exposées à la critique populaire.

Elliott Arnold, *Blood brother*, 1947.
La Flèche brisée, Éditions du Rocher, 1992.